

Ne chercher noise à personne, telle paraît être, d'un commun accord, la devise de la France à l'heure présente. Elle est sage autant qu'humaine. L'heure de la revanche, si elle doit venir, viendra toujours assez tôt pour les intérêts de l'humanité, qui voit toujours avec effroi et répugnance ces terribles tueries humaines dont le monde, sous le règne de Louis-Philippe, se croyait pour longtemps délivré.

La mort, fait du reste son œuvre, de destruction assez rapidement sans cela. Depuis notre dernière revue, les journaux nous ont annoncé la mort de pas moins de cinq membres du Sénat français parmi lesquels se trouvent M. Wolowski, célèbre économiste, et M. de Tocqueville, frère de l'auteur de la *Démocratie en Amérique*.

Les beaux-arts ont été frappés en même temps que la science et la politique : la peinture dans la personne d'Eugène Fromentin, la littérature dans celle de Félicien David.

Eugène Fromentin était aussi connu dans le monde des lettres que dans le monde artistique. Il a passé une grande partie de sa vie en Orient et en a rapporté des sujets de récits aussi bien que des sujets de tableaux. Comme peintre oriental, et surtout pour les scènes de l'Afrique et de l'Algérie, il n'avait guère de rivaux. Ses études sur plusieurs maîtres, ses récits de voyage l'avaient fait connaître du public autant que ses toiles, et il s'est même essayé, non sans succès, dans le genre du roman.

Félicien David est une des gloires musicales de la France. Ses opéras n'ont pas eu un aussi grand succès que ses opéras-symphonies. Il est, pour bien dire, le créateur de ce dernier genre, le maître par excellence de la musique descriptive, comme l'abbé Delille, dont on fait peut-être trop peu de cas aujourd'hui, fut naguère le père de la poésie descriptive. Comme le peintre dont nous venons de parler, Félicien David avait visité l'Orient avec le Père Enfantin, dont il fut un des adeptes. Il en rapporta un premier recueil de *Mélodies orientales*, et l'on doit aux souvenirs de son voyage son opéra de *Moïse sur le Sinaï*.

Les symphonies du *Désert* et de *Christophe Colomb* ont surtout fait sa réputation. Ces deux chefs-d'œuvre ont été plusieurs fois exécutés par nos amateurs de Québec et de Montréal, ils y ont tellement popularisé leur auteur, que l'on s'est affligé de la triste mort qu'il a faite et des tristes funérailles qu'il a eues, comme s'il s'était agi d'un des nôtres. Il y avait un sentiment religieux si doux et si pénétrant dans ces deux pièces, que l'on se refuse à croire que le compositeur se soit obstiné à refuser, à l'heure dernière, les secours de la religion, qu'il n'ait eut qu'un enterrement civil, un enfouissement, comme disent si énergiquement les journaux catholiques de France. On ne se représente pas non plus la pompe funèbre d'un artiste comme lui, sans chant et sans musique religieuse.

Comme tout, en France, tient au gouvernement et à la politique, cet événement sera, paraît-il, le sujet d'une interpellation lorsque les Chambres se réuniront de nouveau. Officier de la légion d'honneur, le défunt avait droit à une escorte militaire ; mais, d'après un règlement qui, paraît-il, a été fait sous le ministère précédent, les troupes, en voyant que l'on n'allait pas à l'église, ont repris le chemin de la caserne. Selon toute apparence, le nouveau ministre de la guerre, le général Berthaud, tiendra bon ; car l'armée, ou du moins ses chefs, sont profondément irrités contre la gauche républicaine, par suite de la suppression des amonérations et des autres réductions au budget de la guerre. M. de Cisse y a dû résigner pour n'avoir pas assez bien défendu son budget, et comme son successeur n'a point de siège ni dans l'Assemblée ni au Sénat, et que M. Dufaure est lui-même devenu sénateur, M. de Marcère sera tenu de risquer sa popularité toute fraîche pour défendre son collègue contre les attaques de l'extrême gauche.

P. C.

Québec, 17 octobre 1876.

NOS GRAVURES

L'Investiture du Sultan Abd-ul-Hamid (Kilidj-Alai).— Cette cérémonie imposante a eu lieu le 7 septembre avec beaucoup d'éclat et au milieu d'un concours immense de spectateurs. Dès le matin, presque toute la population de la capitale était en mouvement, et dans les rues on voyait des groupes nombreux se dirigeant vers Edirné-Capou et Eyoub, afin de saluer le nouveau souverain sur son passage. Vers midi, le sultan quittait le palais de Dolma-Baghtché et se rendait par mer à Eyoub, où l'attendaient le corps des ulémas et les hauts dignitaires de l'Etat. Deux caïques à sept paires de rames ouvraient la marche ; puis venait le caïque de parade, dans lequel Sa Majesté avait pris place avec quatre personnages de sa suite ; ensuite, on voyait une autre embarcation semblable portant les princes de la famille impériale, et deux autres caïques du palais. La flottille, saluée par l'artillerie des navires turcs et étrangers couverts de pavois et par les *hourras* des matelots rangés sur les vergues, se dirigea vers Eyoub au son de la musique des troupes échelonnées à Tophané, à la pointe du Séraï et sur le quai de l'Amirauté. Dans la mosquée d'Eyoub, après les prières d'usage, le délégué de *Hunkiar Mullah* de Koniah ceignit Sa Majesté du sabre d'Othman, et, après cette cérémonie et la visite (*ziaret*) aux sanctuaires attenants à la mosquée, le sultan monta sur un magnifique cheval blanc richement caparaçonné d'or, et accompagné de tout le corps des ulémas et d'un grand nombre d'officiers supérieurs et de hauts fonctionnaires, il se rendit au palais de Top-Capou. Sur tout le long parcours, depuis Eyoub jusqu'au Babi-Houmayoun, des bataillons de ligne, de *rédijs*, de *zaptiés*, ainsi que les élèves des écoles militaires, faisaient la haie et contenaient l'immense foule de curieux. En tête du cortège marchait une escouade de *zaptiés* à cheval et quelques *peiks* du palais en uniforme rouge et avec *halpaks* à panache ; puis venaient six des plus beaux chevaux de selle de Sa Majesté, richement caparaçonnés et conduits par des palefreniers en livrée. Ensuite on voyait arriver par petits groupes les officiers, fonctionnaires civils et ulémas en grande tenue et à cheval, accompagnés de leurs domestiques et *sais*. Chaque groupe était précédé d'un *peik* en livrée du palais, qui réglait la marche du cortège ; l'ordre de la marche était disposé de façon que les fonctionnaires les plus anciens en grade étaient les plus rapprochés de la personne du souverain. L'aspect de cette longue file de chevaux superbes, splendidement caparaçonnés et portant des cavaliers richement vêtus d'uniformes divers, était des plus imposants. On remarquait surtout les magnifiques robes du clergé musulman, de couleur café, violette et verte, selon le grade que les ulémas occupent dans la hiérarchie ecclésiastique. Enfin parut le cheikh-ul-islam, suivi d'un grand nombre de domestiques à pied, et puis, au milieu d'une double file de gardes du corps à pied en uniforme rouge et coiffés de *kulpaks* à panache, le sultan Abd-ul-Hamid à cheval, en tunique bleu foncé, richement brodée d'or. Sa Majesté, qui était accueillie sur son passage par l'hymne national et les *hourras* des soldats, portait le cordon vert de l'Osmanic et un simple fez sans aigrette. Le cortège, après être entré en ville par la porte d'Edirné-Capou, dans le voisinage de laquelle trois tentes avaient été dressées par le corps diplomatique, s'achemina vers Babi-Houmayoun en passant par le Divan-Youlou. A Sultan-Mahmoud-Turbessi, le sultan s'arrêta quelques minutes pour prier sur la tombe de son grand-père Mahmoud, puis le cortège reprit sa marche et arriva vers les dix heures à la turque à Sop-Capou, où le nouveau souverain fut salué par une salve de vingt et un coups de canon. Après avoir pris quelques instants de repos au palais de Séraï-Bournou, le sultan s'y embarqua vers les onze heures et rentra à Dolma-Baghtché au milieu de nouvelles salves d'artillerie. Le soir, la capitale et les villages de la banlieue étaient brillamment illuminés.

On comprend que nous nous soyons étendus sur cette curieuse cérémonie, que les journaux illustrés n'ont pas encore eu l'occasion de traiter ; nous avons été admirablement servis par les zélés correspondants, dont la tâche était extrêmement difficile et délicate, surtout en ce qui concerne l'intérieur de la mosquée sacrée d'Eyoub, où un chrétien n'est censé jamais entrer... Nous avons donc choisi surtout, parmi tous ces envois, ceux qui représentent ce sanctuaire encore ignoré, en diminuant l'importance de ceux qui sont du domaine public, tel que : *le sultan Abd-ul-Hamid II se rendant à la mosquée d'Eyoub*. Le spectacle en est cependant admirable au milieu de cette immense flottille de navires de toute forme et de toute nationalité, pavoisés pour la grande circonstance, et de cette innombrable foule bariolée qui encombre les barques et les quais, et enfin devant ce décor unique au monde de la Corne-d'Or, où palais, dômes et minarets émanent éclatants d'une luxuriante végétation, sous le plus pur bleu du ciel.

Ces caïques de gala sont des merveilles. Nagés par vingt-six rameurs, leurs formes ont l'élégance originale de l'Orient ; ils sont d'une grande magnificence, entièrement ciselés et dorés et portent à l'avant un aigle et un éperon d'or. La livrée des laquais de la cour est verte et orange, couverte de dorures. Le trône du sultan, orné de plusieurs soleils, est placé sous un dais rouge et or ; le dais est entouré d'une balustrade d'argent finement découpée et surmonté d'un grand soleil d'or. Les bateliers rament debout et se prosternent chaque fois qu'ils retirent de l'eau leurs avirons dorés.— Nous retrouvons ces caïques à l'arrivée du sultan au pied de la mosquée d'Eyoub. Le sultan est reçu là par quelques grands dignitaires et suit, entre deux haies de cavaliers richement ornés, le chemin qui conduit au vieux temple sacré.

La mosquée d'Eyoub, située au fond de la Corne-d'Or, fut construite sous Mahomet II, sur l'emplacement du tombeau d'Eyoub, compagnon de Mahomet ; l'accès en est de tout temps interdit aux chrétiens, et les abords même n'en sont pas sûrs pour eux.

Ce monument est construit en marbre blanc ; il est situé dans un lieu solitaire, à la campagne, et entouré de cimetières de tous côtés. On voit à peine son dôme et ses minarets sortant d'une épaisse verdure de platanes gigantesques et de cyprès séculaires. Les chemins de ces cimetières sont très-ombragés et sombres, dallés en pierre ou en marbre, chemins creux pour la plupart. Ils sont bordés d'édifices de marbre, dont quelques-uns sont fort anciens ; leur blancheur inaltérable tranche sur les teintes foncées des cyprès. Des centaines de tombes dorées et entourées de fleurs se pressent à l'ombre le long de ces sentiers ; ce sont les tombes des grands dignitaires musulmans, des anciens pachas et des cheikh-ul-islam. Nous avons une gravure montrant *Abd-ul-Hamid pénétrant dans la mosquée d'Eyoub*.

Les musulmans seuls, et les musulmans de distinction, sont admis à la cérémonie du sacre (prise du sabre d'Othman).

Pour arriver au sanctuaire d'Eyoub, il faut traverser deux grandes cours plantées d'énormes platanes arbrant des tombeaux dont l'accès est absolument interdit aux étrangers. Malgré cette interdiction, on verra, par les détails précis de nos gravures, que le *Monde illustré* a su prononcer le fameux : *Sesam, ouvre toi !* de certain conte arabe.

Le sultan venant de ceindre le sabre d'Othman dans la mosquée d'Eyoub est donc, avec la précédente, une page des plus curieuses que nous certifions des plus exactes. Cela nous dispensera de la décrire davantage, pas plus que celle, non moins curieuse, représentant *le cortège du sultan à sa sortie de la mosquée*. C'est un costume bizarre que celui de ces hallebardiers à tunique rouge, à pantalon bleu et à chapeau conique en velours cramoisi, orné d'un soleil d'or et surmonté d'une gigantesque aigrette ou plumet. Le sultan est absolument ombragé par ces coiffures grotesques.

Le cortège du sultan dans les rues de Constantinople a été décrit longuement plus haut. Nous avons choisi l'endroit où la foule se montre la plus compacte et où sont les plus longues estrades dressées pour les personnes de distinction et pour les dames turques.

Il y a là un grand contraste entre ces fêtes et les horreurs qui se passaient en Serbie à la même époque. Puisse le nouveau sultan inaugurer une ère de pacification et de modération pour l'avenir.

Le Banquet de Saint-Jérôme.— Ayant donné, la semaine dernière, un compte-rendu de cette magnifique fête, nous ne reviendrons pas sur des détails connus de tous nos lecteurs. (Quoique le dessin que nous reproduisons porte les marques évidentes d'avoir été fait à la hâte, l'on reconnaît cependant facilement plusieurs des principaux convives. La semaine prochaine, nous donnerons le portrait de M. le curé Labelle, que nous avons remis afin de pouvoir présenter en même temps quelques notes biographiques sur cet homme distingué.)

Un comité slave à Pétersbourg.— La guerre turco-serbe a excité dans la Russie entière un grand enthousiasme ; de tous les coins du pays et dans toutes les classes de la société, les volontaires affluent pour rejoindre l'armée serbe ; des officiers de la garde impériale et de la troupe de ligne, décorés de la croix si estimée de Saint-Georges, d'anciens soldats ayant fait les campagnes du Caucase et du Turkestan, des étudiants et des paysans qui endossent l'uniforme pour la première fois, partent chaque jour par centaines, afin d'arriver à Belgrade et d'offrir leurs services au gouvernement serbe. Ces enrôlements volontaires ont lieu surtout dans les bureaux du comité slave de Saint-Pétersbourg, où les volontaires reçoivent des feuilles de route comme devant faire, en apparence, partie des sociétés de secours envoyées sur le théâtre de la guerre pour les blessés. Les dons en argent et en nature abondent de toutes parts, et des jeunes filles se font même inscrire en qualité d'ambulancières.

C'est un des bureaux du comité slave de Saint-Pétersbourg que notre correspondant a dessiné d'après nature. Le groupe de droite est composé de gens insistant pour leur enrôlement.

LA PATRIE

Je ne comprends pas comment on peut se dire ami de son pays et dénigrer sans cesse le temps présent. On aime à signaler le mal et l'on ne veut pas regarder ailleurs. Une part de notre dette, dans notre société, est de respecter nos compatriotes, comme nous voulons être respectés.

Lorsque le petit enfant git dans son berceau, sa mère le suit des yeux, prête à le nourrir, à le réchauffer, pour qu'il vive et lui sourie. Cette mère, c'est l'image de la patrie. Bientôt l'enfant, capable de marcher et de comprendre, se promène à côté de son père et l'interroge ; celui-ci répond et nomme les êtres animés et inanimés pour que son fils puisse apprendre à se conduire. Le soir, au foyer domestique, la grand-mère et le grand-père font des récits du temps passé, et ajoutent aux bienfaits du père et de la mère ce que la famille, le fondement de la patrie, peut donner. Ensuite l'enfant se mêle à ses pareils. Il entre dans l'école et contracte de ces amitiés qui durent toute la vie et se prolongent même au delà de la mort. Il prend part aux œuvres de l'école professionnelle, de l'atelier et de l'armée.

D'enfant, il devient homme. Et ce qu'il est, à qui le doit-il ?

A la grande et sainte mère qui nous a tous formés, à la patrie, qui s'étend pour lui d'instant en instant.

Bientôt il aura à faire pour ses enfants ce que l'on a fait pour lui.

Père, mère, grands-parents, épouse, enfants, camarades, compagnons d'armes, concitoyens, voilà ce que c'est que la patrie. Médiocre de tout cela est un crime dans tous les pays. ***